

LE DON D'UNE LANGUE COMMUNE



Winston Churchill, Parliament Square, Londres © Sue Lowry & Magellan PR

6 septembre 1943. Harvard.

Par Winston S. Churchill

INTRODUCTION

Après la conférence de Québec en 1943, Churchill raconte dans Closing the Ring : « Le président était très désireux que je conserve un poste de longue date et que je reçoive un diplôme honorifique à Harvard. Ce devait être l'occasion d'une déclaration publique au monde de l'unité et de l'amitié anglo-américaines. » Ce devait être plus que cela : « Le droit, la langue, la littérature – ce sont des facteurs considérables », a déclaré Churchill à son auditoire... « Le sang et l'histoire – moi, enfant des deux mondes, j'en suis conscient. » Il a expliqué à quel point le système des chefs d'état-major combinés fonctionnait bien – et devrait continuer de fonctionner – et combien Harvard et Cambridge avaient fait pour la langue abrégée appelée « Basic English » – un vocabulaire simplifié similaire est toujours utilisé dans les émissions britanniques et américaines à l'étranger (même si pas aussi souvent qu'il devrait l'être parmi les immigrants souhaitant devenir citoyens). Il nous a rappelé que si nous, les peuples anglophones, sommes ensemble, rien n'est impossible. Il soutenait le concept d'une organisation internationale efficace, mais nous implorait de ne pas abandonner la défense de nos vies et de nos libertés « jusqu'à ce que nous soyons tout à fait sûrs qu'elle nous donnera une garantie tout aussi solide ».

La dernière fois que j'ai assisté à une cérémonie de ce genre, c'était au printemps 1941, lorsque, en tant que chancelier de l'université de Bristol, j'ai remis un diplôme à l'ambassadeur des États-Unis, M. Winant, et en son absence au président Conant, notre président, qui est ici aujourd'hui et préside cette cérémonie. Le blitz faisait rage à cette époque et la nuit précédente, le raid sur Bristol avait été massif. Plusieurs centaines de personnes avaient été tuées et blessées. De nombreuses maisons avaient été détruites. Les bâtiments proches de l'université brûlaient encore et de nombreuses autorités universitaires qui dirigeaient la cérémonie avaient revêtu leurs robes par-dessus des uniformes sales et trempés ; mais tout s'est déroulé avec un rituel impeccable et un décorum

approprié, et j'ai eu une impression très forte et revigorante de la supériorité de l'homme sur les forces qui peuvent le détruire.

Aujourd'hui, je me trouve à nouveau dans les bosquets universitaires – bosquets est, je crois, le mot juste – où l'on acquiert le savoir, où l'on stimule l'apprentissage, où l'on inculque les vertus et où l'on encourage la réflexion. Ici, dans les vastes États-Unis, avec un océan respectable de chaque côté de nous, nous pouvons contempler le monde dans toute sa splendeur et dans toute sa misère. Mais qu'est-ce que je discerne lorsque je passe dans vos rues, lorsque je regarde autour de moi cette grande foule ?

Je vois des uniformes partout. Je comprends que presque toutes les énergies de l'Université ont été consacrées à la préparation de la jeunesse américaine au champ de bataille. Dans ce but, toutes les classes et tous les cours ont été transformés, et même les vacances les plus sacrées ont été balayées dans une campagne annuelle et quasi 24 heures sur 24 pour former des guerriers et des techniciens pour les fronts de combat.

À deux reprises au cours de ma vie, le long bras du destin a traversé les océans et a impliqué la vie et la virilité entières des États-Unis dans une lutte mortelle.

Il ne servait à rien de dire : « Nous ne le voulons pas, nous ne l'aurons pas ; nos ancêtres ont quitté l'Europe pour éviter ces querelles ; nous avons fondé un monde nouveau qui n'a aucun contact avec l'ancien. » Il ne servait à rien. Le bras long s'étend sans relâche, et l'existence, le milieu et la vision de chacun subissent un changement rapide et irrésistible. Comment expliquer, Monsieur le Président, ces faits étranges et à quelles lois profondes obéissent-ils ? Je vous propose une explication – il y en a d'autres, mais une seule suffira.

Le prix de la grandeur est la responsabilité. Si le peuple des États-Unis avait continué à vivre dans une condition médiocre, à lutter contre la nature sauvage, absorbé par ses propres affaires et sans être un facteur d'importance dans le mouvement du monde, il aurait pu rester oublié et tranquille au-delà de ses océans protecteurs. Mais on ne peut pas s'élever au rang de communauté dirigeante du monde civilisé sans être impliqué dans ses problèmes, sans être bouleversé par ses angoisses et inspiré par ses causes.

Si cela a été prouvé dans le passé, comme cela a été le cas, cela deviendra indiscutable dans l'avenir. Le peuple des États-Unis ne peut échapper à sa responsabilité mondiale. Bien que nous vivions une période si tumultueuse qu'il est difficile de prédire quoi que ce soit, nous pouvons être sûrs que ce processus s'intensifiera à chaque pas en avant que les États-Unis feront en matière de richesse et de puissance. Non seulement les responsabilités de cette grande République s'accroissent, mais le monde dans lequel elles s'étendent se rétrécit lui-même par rapport à nos capacités de déplacement à un rythme tout à fait alarmant.

Nous avons appris à voler. Quels changements prodigieux implique cette nouvelle réalisation ! L'homme a quitté son fidèle ami le cheval et s'est lancé dans l'azur avec les aigles, les aigles étant représentés par l'inferral (rires bruyants) – je veux dire le moteur à explosion. Où sont donc ces vastes océans, ces vastes déserts qui nous entourent ? Ils se rétrécissent sous nos yeux. Même les parlementaires âgés comme moi sont obligés d'acquérir un haut degré de mobilité.

Mais à la jeunesse américaine, comme à la jeunesse britannique, je dis : « Vous ne pouvez pas vous arrêter. » Il n'y a pas de point d'arrêt à ce stade. Nous avons maintenant atteint un stade du voyage où il ne peut y avoir de pause. Nous devons continuer. Ce doit être l'anarchie mondiale ou l'ordre mondial.

Au cours de toutes ces épreuves et de ces luttes qui caractérisent notre époque, vous trouverez dans le Commonwealth et l'Empire britannique de bons camarades auxquels vous unissent d'autres

liens que ceux de la politique de l'État et des besoins publics. Dans une large mesure, ce sont les liens du sang et de l'histoire. Naturellement, moi qui suis enfant des deux mondes, j'en suis conscient.

Le droit, la langue, la littérature sont des facteurs importants. Des conceptions communes de ce qui est juste et décent, un respect marqué du fair-play, en particulier envers les faibles et les pauvres, un sentiment sévère de justice impartiale et, par-dessus tout, l'amour de la liberté individuelle ou, comme le dit Kipling : « Ne laissez personne vivre sans permission sous la loi » – telles sont les conceptions communes des deux côtés de l'océan parmi les peuples anglophones. Nous adhérons à ces conceptions aussi fermement que vous.

Nous ne faisons pas la guerre en premier lieu aux races en tant que telles. La tyrannie est notre ennemie, quels que soient ses atours ou son déguisement, quel que soit son langage, qu'il soit extérieur ou intérieur, nous devons toujours être sur nos gardes, toujours mobilisés, toujours vigilants, toujours prêts à lui sauter à la gorge. Dans tout cela, nous marchons ensemble. Non seulement nous marchons et nous nous efforçons côte à côte en ce moment sous le feu de l'ennemi sur les champs de bataille ou dans les airs, mais aussi dans les domaines de la pensée consacrés aux droits et à la dignité de l'homme.

Actuellement, nous avons en action constante et vigoureuse le Comité des chefs d'état-major britannique et américain, qui travaille sous l'autorité immédiate du Président et de moi-même en tant que représentant du Cabinet de guerre britannique. Ce comité, avec son organisation élaborée d'officiers d'état-major de tous grades, dispose de toutes nos ressources et, dans la pratique, utilise les troupes, les navires, les avions et les munitions britanniques et américains comme s'il s'agissait des ressources d'un seul État ou d'une seule nation.

Je ne dirais pas qu'il n'y a jamais de divergences de vues entre ces hautes autorités professionnelles. Il serait anormal qu'il n'y en ait pas. C'est pourquoi il est nécessaire de tenir une réunion plénière des directeurs tous les deux ou trois mois. Tous ces hommes se connaissent maintenant, ils se font confiance, ils s'apprécient et la plupart d'entre eux travaillent ensemble depuis longtemps. Lorsqu'ils se rencontrent, ils débattent de leurs points de vue avec une grande franchise et un langage simple et direct, mais au bout de quelques jours, le président et moi-même nous trouvons dotés de conseils sincères et unis.

C'est un système merveilleux. Il n'y avait rien de comparable dans la dernière guerre. Il n'y a jamais eu rien de comparable entre deux alliés. Il est reproduit sous une forme encore plus étroite au quartier général du général Eisenhower en Méditerranée, où tout est complètement entremêlé et où les soldats sont envoyés au combat par le commandant en chef ou son adjoint, le général Alexander, sans la moindre considération de savoir s'ils sont britanniques, américains ou canadiens, mais simplement en fonction des besoins du combat.

Il me semble que ce serait une action des plus stupides et des plus imprudentes de la part de nos deux gouvernements, ou de l'un d'eux, de détruire cette machinerie si efficace et si puissante dès la fin de la guerre. Pour notre propre sécurité, ainsi que pour celle du reste du monde, nous sommes tenus de la maintenir en état de marche après la guerre – probablement pendant de nombreuses années, non seulement jusqu'à ce que nous ayons mis en place un accord mondial pour maintenir la paix, mais jusqu'à ce que nous sachions qu'il s'agit d'un accord qui nous donnera réellement la protection dont nous avons besoin contre le danger et l'agression, protection que nous avons déjà dû rechercher au cours de deux vastes guerres mondiales.

Je ne suis pas qualifié, bien entendu, pour juger si cette question deviendrait ou non une question de parti aux États-Unis, et je ne me permettrai pas d'en discuter. Je suis cependant sûr que ce ne sera pas une question de parti en Grande-Bretagne. Nous ne devons pas renoncer aux garanties que nous avons jugées nécessaires pour préserver nos vies et nos libertés tant que nous ne serons pas tout à fait sûrs d'avoir quelque chose d'autre à mettre à la place qui nous donnera une garantie tout aussi solide.

Le grand Bismarck – car il y eut autrefois de grands hommes en Allemagne – aurait observé vers la fin de sa vie que le facteur le plus puissant dans la société humaine à la fin du XIXe siècle était le fait que les peuples britannique et américain parlaient la même langue.

C'était une phrase pleine de sens. Elle nous a certainement permis de mener la guerre ensemble dans une intimité et une harmonie jamais atteintes auparavant entre alliés.



Le Premier ministre britannique Winston Churchill s'adressant aux cadets de la marine et de l'armée américaine à l'Université Harvard le 6 septembre 1943 !

Ce don d'une langue commune est un héritage inestimable, et il pourrait bien devenir un jour le fondement d'une citoyenneté commune.

J'aime à imaginer des Britanniques et des Américains se déplaçant librement dans les vastes territoires de l'autre sans avoir le sentiment d'être des étrangers les uns pour les autres. Mais je ne vois pas pourquoi nous ne devrions pas essayer de diffuser encore plus largement notre langue commune à travers le monde et, sans chercher à tirer un avantage égoïste de qui que ce soit, nous emparer de cette commodité inestimable et de ce droit de naissance.

Il y a quelques mois, j'ai convaincu le Cabinet britannique de créer un comité de ministres chargé d'étudier et de faire rapport sur l'anglais de base. Vous avez là un plan. Il y en a d'autres, mais vous avez là un plan très soigneusement élaboré pour une langue internationale capable de traiter un très large éventail d'affaires pratiques et d'échanges d'idées. L'ensemble comprend environ 650 noms et 200 verbes ou autres parties du discours – pas plus que ce que l'on peut écrire sur une seule page de papier.

Quelle ne fut pas ma joie lorsque, l'autre soir, de façon tout à fait inattendue, j'entendis le président des États-Unis parler tout à coup des mérites de l'anglais de base ? N'est-ce pas une coïncidence si, avec tout cela à l'esprit, je suis arrivé à Harvard, en réponse à l'invitation de longue date du président Conant à recevoir ce diplôme ? Car Harvard a fait plus que toute autre université américaine pour promouvoir l'extension de l'anglais de base. Le premier ouvrage sur l'anglais de base a été écrit par deux Anglais, Ivor Richards, aujourd'hui à Harvard, et CK Ogden, de l'université de Cambridge, en Angleterre, travaillant en association.

La Commission de Harvard sur les études de la langue anglaise se distingue à la fois par ses recherches et par son travail pratique, notamment en ce qui concerne l'introduction de l'utilisation de l'anglais de base en Amérique latine ; et cette Commission, votre Commission, travaille actuellement, m'a-t-on dit, avec des écoles secondaires de Boston sur l'utilisation de l'anglais de base dans l'enseignement de la langue principale aux enfants américains et dans son enseignement aux étrangers se préparant à la citoyenneté.

Messieurs, je vous adresse mes compliments. Je ne veux pas exagérer, mais vous êtes la source de ce qui pourrait bien être un puissant fleuve fertilisant et salutaire. Ce serait certainement un grand avantage pour nous tous de pouvoir nous déplacer librement dans le monde – comme nous le ferons plus librement que jamais auparavant à mesure que la science du monde se développera – de

pouvoir nous déplacer librement dans le monde et de pouvoir trouver partout un moyen, même primitif, de communication et de compréhension. Ne serait-ce pas également un avantage pour de nombreuses races et une aide à l'édification de notre nouvelle structure pour préserver la paix ?

Toutes ces possibilités sont formidables et je dis : « Abordons-les ensemble. Organisez un autre Boston Tea Party à ce sujet. »

Allons de l'avant comme nous le faisons pour d'autres affaires et d'autres mesures similaires dans leur but et leur effet – avançons sans malveillance envers personne et sans bonne volonté envers tous. De tels plans offrent de bien meilleurs résultats que la confiscation des provinces ou des terres d'autrui ou leur écrasement par l'exploitation. Les empires de l'avenir sont les empires de l'esprit.

Il serait bien sûr lamentable, Monsieur le Président, que ceux qui sont chargés de conduire les grandes nations dans cette guerre douloureuse et obstinée laissent leurs esprits et leurs énergies se détourner de l'élaboration de plans pour atteindre nos justes objectifs sans prolonger inutilement les massacres et les destructions.

Nous sommes néanmoins tenus, dans la mesure où nos forces et notre existence le permettent, et sans préjudice de nos tâches militaires prédominantes, de nous projeter dans les jours qui viendront certainement où nous aurons finalement vaincu Satan et où nous nous retrouverons avec d'autres grands alliés, à la fois maîtres et serviteurs de l'avenir. Divers plans visant à assurer la sécurité mondiale tout en préservant les droits, les traditions et les coutumes nationales sont à l'étude et à l'étude.

Nous avons en main tout le travail remarquable accompli il y a un quart de siècle par ceux qui ont conçu et essayé de rendre efficace la Société des Nations après la dernière guerre. On dit que la Société des Nations a échoué. Si c'est le cas, c'est en grande partie parce qu'elle a été abandonnée et trahie plus tard ; parce que ceux qui étaient ses meilleurs amis ont été jusqu'à une époque très tardive infectés par un pacifisme futile ; parce que les États-Unis, qui étaient à l'origine de l'impulsion, ont déraillé ; parce que, pendant que la France était saignée à blanc et que l'Angleterre était apathique et désorientée, une monstrueuse poussée d'agression a surgi en Allemagne, en Italie et au Japon.

L'expérience nous a appris que des institutions mondiales plus fortes, plus efficaces et plus rigoureuses doivent être créées pour préserver la paix et prévenir les causes de guerres futures. Dans cette tâche, il faut associer les nations victorieuses les plus fortes, ainsi que celles qui ont supporté le fardeau et la chaleur du jour et souffert sous le fléau de l'adversité. Et dans cette tâche, cette tâche créatrice, certains disent : « Créons un conseil mondial et, sous lui, des conseils régionaux ou continentaux », et d'autres préfèrent une organisation quelque peu différente.

Toutes ces questions nous préoccupent aujourd'hui, malgré la guerre, dont nul ne peut dire qu'elle a atteint son apogée, et qui entre peut-être pour nous, Britanniques et Américains, dans sa phase la plus grave et la plus coûteuse. Mais je suis ici pour vous dire que, quelle que soit la forme que prendra votre système de sécurité mondiale, quelle que soit la manière dont les nations seront groupées et classées, quelles que soient les dérogations apportées à la souveraineté nationale au nom d'une synthèse plus vaste, rien ne fonctionnera sainement ni longtemps sans l'effort uni des peuples britannique et américain.

Si nous sommes ensemble, rien n'est impossible. Si nous sommes divisés, tout échouera.

C'est pourquoi je prêche continuellement la doctrine de l'association fraternelle de nos deux peuples, non pas dans le but d'obtenir des avantages matériels désirables pour l'un ou l'autre, non pas pour l'agrandissement territorial ou la vaine pompe de la domination terrestre, mais pour le service de l'humanité et pour l'honneur qui revient à ceux qui servent fidèlement de grandes causes.

Je voudrais dire ici combien nous devrions être fiers, jeunes et vieux, de vivre cette époque formidable, passionnante et formatrice de l'histoire de l'humanité, et combien il a été heureux pour le monde que, lorsque ces grandes épreuves se sont abattues sur lui, il y ait eu une génération que la terreur n'a pu vaincre et que la violence brutale n'a pu asservir. Que tous ceux qui sont ici se souviennent, comme le suggèrent les paroles de l'hymne que nous venons de chanter, que nous tous qui sommes ici nous souvenions que nous sommes sur la scène de l'histoire, et que quelle que soit notre position et quel que soit le rôle que nous ayons à jouer, grand ou petit, notre conduite est susceptible d'être scrutée non seulement par l'histoire mais aussi par nos propres descendants.

Soyons à la hauteur de notre devoir et de notre opportunité, et remercions Dieu pour les récompenses spirituelles qu'il a accordées pour toutes les formes de service vaillant et fidèle.

Harvard : il y a cinquante ans...

C'était le lundi 6 septembre 1943. J'étais un lieutenant de 22 ans qui avait la chance d'être sélectionné parmi les 400 jeunes officiers qui devaient suivre un cours intensif de quatre mois à la *Harvard Graduate School of Business* de Cambridge, dans le Massachusetts. Les conflits en Europe et dans le Pacifique faisaient rage. De grands événements nous attendaient. Tout ce que je savais, c'est que le travail à Harvard était très dur ; que nous avions un emploi du temps rigide de 8 heures du matin à 22 heures cinq jours par semaine, et qu'il y avait des cours en salle le week-end. Je savais aussi que la plupart d'entre nous obtiendraient leur diplôme fin octobre. Ce que je ne savais pas, c'est que je serais réaffecté à une nouvelle unité et envoyé en Angleterre pour une formation complémentaire et une préparation à la grande invasion du mois de juin suivant. De Utah Beach, ce fut Cherbourg, puis Liège, en Belgique, Galeen, en Hollande et enfin Niederbreisig sur le Rhin à la fin de la guerre. Voilà pour les présentations.

Le 3 septembre, trois jours auparavant, nous avons été informés que le Premier ministre britannique, Winston Churchill, serait à Harvard pour recevoir un doctorat honorifique en droit, rendant ainsi hommage au président Franklin D. Roosevelt lors des cérémonies de la Convention d'Oxford (qui se déroulaient également à Harvard en raison de la guerre) en juin 1941. L'annonce comprenait le fait que nous ferions une pause dans les cours cet après-midi-là et que nous marcherions de la *Graduate School*, en traversant le pont sur la Charles River jusqu'au Tricentenary Quadrangle, communément appelé Harvard Yard, entre le *Sanders Theatre*, le *Memorial Hall* et la bibliothèque Wiedener. Aucun rapport public de quelque sorte que ce soit n'était autorisé avant la visite de Churchill. Son identité fut révélée à quelques passants lorsqu'un train spécial de Boston et d'Albany arriva dans les *Allston Yards*. Mme Churchill, leur fille Mary, ainsi qu'un convoi d'aides et de dignitaires l'accompagnaient. À l'époque, Mary était subalterne dans le service territorial auxiliaire.

Plus de 12 000 personnes se sont rassemblées pour écouter Churchill ce lundi après-midi. La foule qui se tenait à l'extérieur a réagi à ses remarques comme si elle regardait la cérémonie se dérouler devant elle. Les chapeaux ont été enlevés et les têtes inclinées pendant que la prière était lue et que les rires et les applaudissements de Sanders étaient réitérés par ceux d'entre nous qui étaient à l'extérieur. Plusieurs personnes se sont évanouies sous le soleil brûlant, ajoutant à la consternation et gâchant quelque peu l'attention portée au discours.

Churchill était au meilleur de sa forme. Il avait déjà organisé et inspiré la défense de la Grande-Bretagne à l'heure la plus critique. Il poursuivait ses efforts inlassables dans les préparatifs de la grande offensive en Europe qui devait avoir lieu à un moment indéterminé. Il déclarait que « le prix de

la grandeur est la responsabilité » et que le peuple américain n'était pas absorbé par ses propres affaires, restant tranquilles au-delà de ses océans protecteurs, qui « se rétrécissaient sous nos yeux ».

Le Premier ministre a évoqué les liens de sang et d'histoire qui unissent nos deux pays. Il a proclamé que la tyrannie était notre ennemie : « Nous devons continuer ; ce doit être l'anarchie mondiale ou l'ordre mondial. » Des mots si étrangement appropriés aujourd'hui...

Il a parlé du Comité des chefs d'état-major qui a travaillé « en parfaite harmonie sous la direction du président et de moi-même », en utilisant des troupes, des navires, des avions et des munitions, « comme s'il s'agissait des ressources d'un seul État ou d'une seule nation. Nous nous faisons confiance. Nous nous aimons. C'est un système merveilleux. Il n'y a jamais eu rien de tel entre deux alliés. »

Son discours a clairement mis l'accent sur l'unité. Il était si plein d'optimisme pour la victoire qu'il a évoqué le genre de monde que nous voulions tous après la guerre. Il a conclu en disant : « Soyons à la hauteur de notre devoir et de nos chances et remercions Dieu pour les récompenses spirituelles qu'il a accordées à toutes les formes de service vaillant et fidèle. »

L'hymne de remise des diplômes a été chanté en latin et le très révérend Henry Bradford Washburn a prononcé la bénédiction.

À la fin de la réunion, de nombreux participants au cortège académique et au public se dirigèrent vers la cour pour voir M. Churchill s'adresser à la foule de quelque 10 000 personnes rassemblées depuis les marches du portique sud de l'église commémorative. Des volants et des fioritures accompagnèrent son arrivée et l'orchestre de la garde côtière joua « God Save The King ». Le président de Harvard, James B. Conant, le présenta au public en plein air, qui lui fit une grande ovation. Il parla pendant environ cinq minutes, ponctuant de nombreux points par des coups de canne, et, encore une fois, cela fut suivi d'une autre démonstration enthousiaste à laquelle Churchill répondit par son célèbre signe du V pour la victoire.

Après les apparences, le cortège officiel s'est rendu au musée Fogg où un déjeuner informel a été servi et (oui) plusieurs toasts au champagne ont été présentés. Churchill et son groupe sont retournés à Washington DC en train le soir même. Ainsi s'est terminée une journée qui restera à jamais dans les mémoires comme unique dans l'histoire de Harvard et dans l'esprit de ceux qui y ont assisté, bien que beaucoup moins nombreux aujourd'hui, cinquante ans plus tard.

Je me considère donc comme une personne très chanceuse. Non seulement j'ai vu et entendu Churchill ce jour-là, mais j'étais aussi en première ligne avec les soldats, à moins de vingt pieds de lui. Ce fut un moment dont on se souviendra et qu'on chérira vraiment pendant de nombreuses années.

John T. Hay

Texte traduit en français par Google traduction, le texte original en anglais est accessible sur :
<https://winstonchurchill.org/resources/speeches/1941-1945-war-leader/the-gift-of-a-common-tongue/>